



ÉGYP TIEN

MOYENS DE TRANSPORT.

PALANQUINS ROYAUX. — BATEAUX.

1	2
3	4
5	6

Le jour solennel du triomphe d'un roi vainqueur n'était point celui de son retour dans la capitale. Le souverain, après s'en être approché, monté sur son char, suivi des colonnes des prisonniers pris parmi les diverses peuplades vaincues, rentrait dans la ville royale, et s'en allait d'abord au temple rendre grâces aux dieux et leur faire hommage de ses captifs. Le triomphe était l'objet d'une cérémonie ultérieure. Ce jour-là, le souverain se rendait de son palais au temple, assisté par tous les grands de l'État. Un corps de musique ouvrait la marche; les parents, les familiers du roi, les pontifes, les fonctionnaires publics de divers ordres, formaient la première partie du cortège; venait ensuite, seul, le fils aîné du roi, ou l'héritier présomptif de la couronne, brûlant de l'encens devant le vainqueur; celui-ci était porté dans un *naos*, ou châsse richement décorée, par douze chefs militaires dont la tête était ornée de plumes d'autruche. Le monarque, décoré de toutes les marques de son autorité supérieure, était assis dans la châsse, sur un trône élégant, que couvraient de leurs ailes des images d'or de la Justice et de la Vérité. Un sphinx à face humaine, symbole de la sagesse unie à la force, et un lion, emblème du courage, étaient figurés auprès du trône. Des officiers, à pied, élevaient autour de la châsse les *flabella* et les éventails ordinaires. De jeunes enfants de la caste sacerdotale marchaient auprès du roi, portant son sceptre, l'étui de son arc, et ses autres armes et insignes. A la suite, venaient les autres princes de la famille royale, les hauts fonctionnaires du sacerdoce, et les principaux chefs militaires rangés sur deux lignes. Des militaires portaient les socles et les gradins de la châsse; un peloton de soldats fermait la marche; la foule était partout.

Nous réunissons ici trois exemples du palanquin royal, nos 1, 5 et 6; l'un comporte le dais, le baldaquin, le *naos*, ou petit temple; un autre est surmonté de l'*umbrella*, le parasol; le troisième n'est qu'un plancher nu. C'est la chaise qui en était la partie la plus essentielle; les dieux, les ancêtres, les rois, toutes les personnes vénérables, sont représentés assis: c'est leur figure hiéroglyphique. Le siège surhaussé, le marche-pied, constituent le trône; la chaise, portée à dos d'hommes en nombre défini, tient à la prérogative; quant à la forme même du palanquin du triomphateur, on voit qu'elle n'avait rien de régulier. Ces palanquins ne se posaient point à terre; lorsque celui que l'on portait avait à en descendre, la chaise, avec ses brancards, était posée sur un

socle dont étaient chargés les gens de la suite, comme on l'a vu plus haut, ainsi que du gradin portatif que l'on mettait devant, entre les brancards (ce socle en charpente légère figure dans notre n° 6).

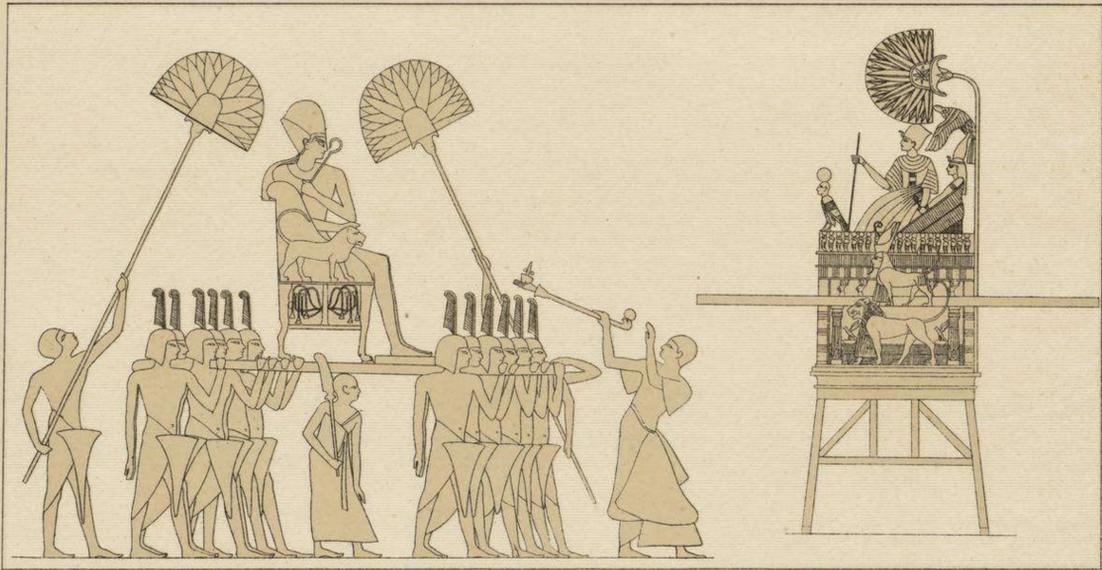
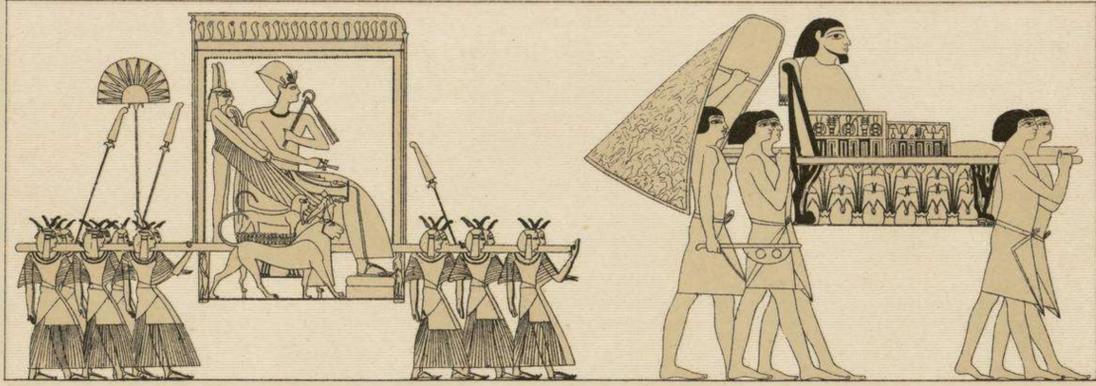
La haute taille donnée aux souverains était le symbole de la puissance. Les trois souverains représentés portent le casque militaire; les n° 1 et 6 avec le *pschent*, emblème du pouvoir royal; le n° 1 tient d'une main le fouet dont le manche a la forme du *pedum*, houlette : c'est le double symbole de la direction et de la modération; de l'autre main, il tient la croix ansée, la clé du Nil, le signe idéographique de la ville. Le n° 5 a le *pedum* seul; le n° 6 le sceptre simple. La justice, *Tmei*, la vérité, *Saté*, reconnaissables à la plume qui surmonte leur tête, marques de la prééminence dans le tribunal, étendent autour du souverain des bras protecteurs; le vautour, dont ces bras figurent l'aile, était l'emblème de la protection divine, etc., etc. On appelait *œris* les officiers militaires qui portaient le palanquin royal. L'*amschir*, l'encensoir en bronze dans lequel étaient brûlés les parfums offerts aux dieux et aux rois, était formé d'une tige de lotus; une tête d'épervier, ou d'un autre animal sacré, terminait la poignée qui était quelquefois en bois sculpté. Les *flabellifères* marchaient à la droite et à la gauche du souverain. L'appareil en forme de bouclier, appendu à la ceinture des porteurs de palanquin, n° 5, ne doit pas arrêter l'attention. C'est un cartouche dont usaient parfois les peintres égyptiens pour y inscrire le nom et la qualité des personnages. Enfin, on remarque que dans le groupe n° 1, le souverain, ainsi que ses porteurs, sont chargés des *tabtebs*, la sandale en bout relevé en feuille de palmier, que ces porteurs, ont de longues robes et une double plume sur la tête, tandis que ceux du roi Horus, n° 5 ont les pieds nus, comme ceux de leur chef, une seule plume sur la tête, et ne sont vêtus que de la courte calasiris. Cette différence exprime-t-elle un cérémonial de moindre importance, ou n'est-ce qu'une question de temps, Horos appartenant aux âges légendaires?

Le palanquin n° 2, de beaucoup moins d'apparat que ceux qu'on vient de voir, a un caractère usuel qui en rend le type au moins aussi intéressant que le grand *naos*. C'est une boîte peu profonde, affectant à son arrière la figure d'une chaise basse à dossier, ayant les bras d'un fauteuil. On y était assis, les jambes allongées, ce qui convient parfaitement au voyage : quatre porteurs, dont l'agilité est indiquée, suffisaient pour ce siège suspendu; les brancards courts en excluent un plus grand nombre. Un appareil d'assez grande dimension, ayant la forme d'un van à base horizontale, assurément léger, puisque d'une seule main un homme suffisait pour le maintenir, par sa traverse, à la hauteur nécessaire, mettait le chef assis dans sa chaise à l'abri des rayons du soleil.

Les n° 3 et 4 offrent des variétés du cange antique, conçu pour voguer avec la plus légère prise possible d'une eau si souvent ensablée, marchant, soit à l'aviron seul, soit avec la voile et les avirons; l'un est une barque aménagée pour le transport des dames, que l'on voit regardant aux fenêtres; l'autre est un bateau ponté, ayant la grande vergue conservée par la *dabieh* moderne; son *naos* en fait une des variétés de la *bari* sacrée. Nous rapprocherons ces deux exemples de nos documents nautiques sur l'ancienne Égypte.

Nos fragments proviennent de Thèbes ou de ses environs; le n° 1 du palais de Ramsès IV, à Medinet-Habou; les n° 2 et 3 du tombeau des Beni-Hassan; le n° 4, de Bihan-el-Molouck, le n° 5, de Djebel-Selselih (Silcîlis), le n° 6, des peintures de Gournach; ils sont tirés des Monuments de l'Égypte et de la Nubie par Champollion et des Lettres écrites d'Égypte, par le même; Paris-Didot.





EGYPTIEN

EGYPTIAN

AEGYPTISCH



IMP FIRMIN DIDOT et C^e PARIS

Massias del.